

« L'Art comme réducteur de la séparation »

Chantal Robillard

Dés mon enfance, j'ai constaté un décalage, une séparation entre ce qu'on me montrait et ce que je voyais, entre ce qu'on voulait me faire croire et ce que je devinais : une main froide prétendant soigner et apaiser, des larmes dans la voix d'une personne apparemment sereine, un regard dur accompagnant des paroles douces, ou celui soudain lubrique d'une « sainte personne », un ricanement qui dément une phrase remplie de certitude, une expression étrange dans les yeux de mes parents, faisant soudain d'eux des inconnus... Je percevais derrière les apparences tout un monde hétéroclite sombre ou brillant qui s'agitait, montrait à peine son existence pour disparaître ensuite dans le mystère des non-dits.

Je restructurais alors le monde à ma manière à travers des jeux avec mes frères et sœurs, où la vie quotidienne était jouée à notre façon selon un théâtre inédit (« *Alors papa diraitet moi je répondrais... !* »)

A la préadolescence, ce sont des textes poétiques, qui m'ont permis de m'expliquer par rapport à l'abandon de l'enfance et aux changements qui s'amorçaient en moi...

Vers l'âge de 15 ans, j'ai commencé à écrire mon journal où j'exprimais les émotions les plus violentes et les plus confuses, qui peu à peu prenaient sens sous forme de poèmes. L'œuvre de Rimbaud, ce « voyant de 17 ans », a pour moi été un déclic : l'univers des sensations n'avait plus la saveur fade du quotidien, il se métamorphosait à la lueur des *Illuminations* et le « *dérèglement de tous les sens* » m'apparut comme une

évidence dangereuse, mais fascinante : je décidai moi- aussi d'inventer un jour mon *Bateau ivre* et mon *Alphabet* !

A travers peintures et dessins, je m'efforçais de m'expliquer l'atrocité du monde, la guerre, la torture : j'avais reproduit, à la gouache, une photo qui montrait les étudiants de *la Rose Blanche* pendus par Hitler, en repréailles de leur contestation. Cette initiative eut l'air de perturber mes proches, mais ce qui m'avait plu, en fait, c'était la chevelure étonnamment vivace d'une des suppliciées qui semblait narguer la mort... Je voulais aussi m'approprier la beauté de la nature, et plongeai toute une après midi dans l'étude au crayon d'un *iris*, qui devenait pour moi l'expression même de la volupté...

Van Gogh a été le premier peintre à réduire la séparation entre le monde figé qu'on m'avait appris à adopter et celui que j'entrevois, plein de chocs et d'éclats mystérieux d'étoiles : un jour, au lycée j'avais reproduit avec bonheur son fameux « *Café* », dont le ciel en mouvement fut pour moi une révélation...

Plus tard, l'œuvre de Picasso que j'ai d'abord découverte dans des livres, puis dans des expositions à Paris m'en a dit plus long sur cet univers magique et fortement structuré que j'entrevois, d'une tout autre existence, d'une tout autre teneur que le monde que j'avais appris à déchiffrer depuis ma naissance. C'est en voyant la progression des études de ce grand peintre sur le *taureau*, qui allait du plus concret au plus abstrait, que j'ai compris la force de la symbolisation, la noblesse du langage artistique et sa puissance. C'est à partir de cette découverte que j'ai décidé d'être peintre...

Plus tard, j'ai admiré le travail sur le visage du peintre Bacon. A travers les déformations violentes et déstructurantes qu'il impose à ses modèles, j'ai pu appréhender et accepter en moi de nombreux visages inconnus qui parfois me semblaient insupportables, sans doute surgis de mon inconscient...

Tout au long de ma vie, la force symbolique de la poésie et de la peinture m'a aidée à accepter l'inacceptable brutalité humaine, mais aussi

les ruptures, les deuils, les séparations ; séparation de moi-même avec moi-même, de moi-même avec les autres dont le comportement m'a paru si souvent inexplicable... de moi-même avec la Nature.

Mes dernières ruptures amoureuses, ont toutes été jalonnées de poèmes et de peintures appelées parfois : « souvenirs ou lettres ou messages... » Tels des cailloux blancs, ils m'ont permis de retrouver le chemin de la vie au-delà du désespoir. Comme la forêt d'automne déchiquetée par le vent et la tempête envahie par la lumière, la forêt de mes émotions les plus perturbantes a été habitée par l'éclat parfois diffus, parfois brillant des œuvres et de leurs symboles...

Ainsi, ma démarche artistique entière n'a été qu'un effort parfois heureux, parfois pénible pour réduire l'écart (comme on dit d'un rebouteux qu'il réduit une fracture), des liens brisés, entre moi-même et mon intimité, moi même et le monde extérieur...